
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56857

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ques seront particulièrement utiles aux chercheurs français, car elles réalisent un équilibre entre les travaux anciens qui demeurent d'actualité et la production de ces dernières années.

Jean BÉRENGER, Paris

Pflugiana. Studien über Julius Pflug (1499–1564). Ein internationales Symposium, herausgegeben von Elmar NEUSS und J. V. POLLET, Münster (Aschendorff) 1990, V–233 p. (Reformationsgeschichtliche Studien und Texte, 129).

Aucun ouvrage ne pouvait mieux couronner l'œuvre monumentale du regretté Père Pollet (six très gros volumes consacrés à la Correspondance de Pflug et publiés à Leyde de 1969 à 1982) que les Actes de ce «Symposium» qui s'était tenu à Münster/Westfalen en octobre 1985, mais qui n'ont pu voir le jour que cinq ans plus tard. Deux parties et dix articles en constituent la substance, neuf en allemand et un seul en anglais. Mais les orateurs n'en constituaient pas moins une équipe internationale de six pays différents.

Les cinq premiers articles sont consacrés à divers aspects de l'humaniste et du théologien que fut Julius Pflug, aux prises avec la Réforme et les diverses tentatives de confrontation et de réunion des deux Eglises. Le diplomate que fut Pflug joua constamment le rôle d'un intermédiaire plein de bonne volonté entre l'Eglise romaine (à laquelle il resta fidèle) et les courants luthériens. Que ce soit sous l'influence directe de ses maîtres en humanisme, comme Petrus Mosellanus, ou par l'effet de ses propres réflexions, Pflug reste très attaché à la forme d'esprit et au comportement d'Erasme. D'ailleurs son propre style en porte les traces, comme le montrent deux savantes études de la seconde partie des Actes. Sa personnalité se révèle aussi par le nombre et la nature de ses livres, en tout 886, ce qui, pour l'époque, constituait l'une des bibliothèques privées les plus importantes. Humanisme très éclectique, comme on le voit avec ses 513 ouvrages de littérature sacrée, ses 92 ouvrages de droit (il était juriste), ses 8 ouvrages de médecine, ses 107 ouvrages d'histoire, ses 40 livres concernant la poésie et la poétique, et enfin ses 265 ouvrages de philosophie. Un grand nombre d'inédits, examinés par le P. POLLET, expert en la matière, jettent des lumières nouvelles sur les travaux théologiques de Pflug, préparatoires à ses rencontres avec les représentants de l'Eglise luthérienne, et aux controverses qu'il pouvait avoir au sein de sa propre église. Ses rapports avec Mélanchthon sont également scrutés avec attention par le grand connaisseur du «précepteur de l'Allemagne» ou du «second Erasme» qu'est Robert Stupperich.

Les cinq articles de la seconde partie des «Actes» nous présentent un Julius Pflug dans ses écrits (et même dans son écriture, dont plusieurs échantillons sont reproduits en fin de volume) et dans ses représentations iconographiques. Autrement dit, par des approches diverses et successives, nous est restituée la «vera effigies» de l'évêque de Naumburg.

Nous avons déjà fait allusion aux études du latiniste canadien Douglas F. S. THOMSON sur le style latin de Pflug (pp. 117–138) et à celle de Karl August NEUHAUSEN sur le style de ses lettres latines (pp. 139–176): chacun se plaît à souligner la robustesse et la personnalité de son style, révélateur de son activité diplomatique et religieuse, style dépourvu d'ornements brillants, style d'action, comportant des faiblesses, surtout si on le compare à celui d'Erasme, son modèle. Style «italien», mais accommodé à l'allemande. Les mêmes remarques peuvent être faites à propos du style oratoire et de son style épistolaire. Si l'on passe du latin à l'allemand – car Pflug, comme Mélanchthon, fut naturellement conduit, par les nécessités de ses fonctions, à user de la langue vernaculaire –, on constate (article d'Elmar NEUSS) qu'il dut se forger son propre style sans pouvoir recourir à une longue tradition linguistique, faisant le choix d'un lexique, d'une morphologie, d'une phonétique, d'une syntaxe, entre les divers parlars régionaux dont il avait l'expérience. C'est surtout dans la seconde partie de sa vie qu'il fut amené à user de l'allemand avec un grand nombre de ses correspondants (et bien entendu,

dans ses discours). L'étude, abondamment illustrée, des portraits (tableaux, médailles, pierre tombale, etc.) de Julius Pflug (Jutta ZANDER-SEIDEL) enrichit notre connaissance de l'homme dans la représentation que les contemporains désiraient se faire de lui (comme un Dürer, un Holbein, un Cranach ont représenté dans leur identité fonctionnelle les princes, humanistes ou réformateurs de leur temps). Ces représentations nous montrent successivement le conseiller du Duc Georges le Barbu, du théologien impliqué dans les »Religionsgespräche« ou de l'évêque, paré de tous ses ornements sacerdotaux (y compris la représentation de sa pierre tombale, avec l'inscription latine et les huit distiques qui fixent son image pour l'éternité). Enfin, si le style, comme le disait Buffon, est de l'homme même, la graphologie révèle, aux yeux d'un expert, les oscillations intimes du caractère et même les mouvements plus ou moins perceptibles du corps: c'est à cette tâche délicate que s'est attaché Wulf M. LISTENOW, en replaçant son étude dans le cadre plus général d'une problématique de la graphologie, et en l'illustrant de plusieurs échantillons empruntés tant à sa correspondance latine qu'à ses lettres allemandes.

Dans l'ensemble, ces »Pflugiana« constituent un excellent recueil d'études, toutes originales, qui ouvrent, non seulement sur le personnage central, mais sur l'histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme et des efforts entrepris (vainement) pour rapprocher les deux Eglises, des pistes de recherches nombreuses et variées. Ajoutons que la qualité de la typographie et de la mise en page est à la mesure de celle des diverses contributions.

Jean-Claude MARGOLIN, Tours

Michel PERNOT, *Les guerres de religion en France 1559–1598*, Paris (Sedes) 1987, 420 S. (Regards sur l'histoire).

Michel Pernot hat sich zur Aufgabe gestellt, die verwickelte Geschichte der französischen Bürgerkriege auf der Grundlage der neueren Forschungen für eine studentische Leserschaft darzustellen. Der didaktischen Aufgabe der Reihe ordnet sich die Gliederung des Buches unter. Nach einem gedrängten, informationsreichen Einleitungskapitel über Frankreich am Vorabend der Bürgerkriege werden diese in drei Kapiteln chronologisch abgehandelt. Danach wird der Stoff noch einmal aufgenommen und systematisch dargestellt, wobei (wie Pernot selbst angibt) Überschneidungen und Wiederholungen unvermeidbar sind: drei weitere Kapitel gelten den politischen Aspekten der Bürgerkriege und der Entwicklung der protestantischen bzw. der katholischen Partei. Ein abschließendes Kapitel ist den Auswirkungen der Bürgerkriege – wirtschaftliche Folgen, Bevölkerungsverluste usw. – gewidmet.

Der Verfasser verfügt über mehr Raum als G. Livet in der Reihe »Que sais-je« und kann so die komplizierten Zusammenhänge ausführlicher darstellen. Seine zeitliche Unterteilung (1559–1573; 1573–1583; 1584–1598) ist triftig, die Parteiungen werden genau charakterisiert, die Edikte treffend eingeschätzt. Der interessierte Leser findet hier eine Fülle von Informationen auf recht gedrängtem Raum. Natürlich ist jeder Autor einer zusammenfassenden Darstellung vom Stand der Vorarbeiten abhängig und muß knapp formulieren. Kleinere Fehler sind so unvermeidlich: Marseille blieb zwar 1585 königstreu, allerdings gab es zuvor einen Putsch zugunsten der »Ligue des Princes« (S. 135, 179 Anm. 36); es war keineswegs »fast die gesamte Provence«, die sich der »Sainte Union« anschloß (S. 149), die Provence blieb im Gegenteil – nach Aussagen der provenzalischen *Ligueurs* – mehrheitlich königstreu; dem Herzog von Savoyen gelang es eben nicht, sich Marseilles zu bemächtigen (S. 159); Marseille kapitulierte im Februar 1596 nicht – die Übergabe erfolgte nach einem mit dem von Heinrich IV. ernannten Gouverneur abgesprochenen Mordkomplott am ligistischen Stadttyrannen; den Herzog von Epernon kann man 1596 schwerlich als letzte Bastion der *Ligue* bezeichnen, er arbeitete längst auf eigene Rechnung (S. 172). Doch dies sind Nebenpunkte in einer klaren, informativen Darstellung.